ZEN 2

Au-dessus des champs de thé

Mephisto

Le deuxième acte du livre

Reto Ray Schaffer

Zen en trois actes — Volumes I–III

Partie 1 — Au dojo

Maître Do — immobile comme une montagne, **profondément ancré en lui-même et, tout autant, au Sikkim.**

Les élèves — des chercheurs de la région ; curieux, fatigués, joueurs, parfois profondément touchés, parfois là seulement à cause de la pluie.

Lenny — un élève européen d'une trentaine d'années, installé au Sikkim depuis déjà quelques années. **Trop calme pour paraître simplement nerveux ; trop agité pour être vraiment tranquille.**

Partie 2 — Mephisto

Maître Do — la même immobilité, avec à présent un humour fin et retenu.

Les élèves — un petit cercle venu du Sikkim.

Lenny — dont la conscience se met soudain à prendre part à la conversation.

Mephisto — la conscience de Lenny, sa boucle de pensées et sa voix intérieure ; en même temps, une ombre manifestée sur scène : moqueuse, éveillée, honnête sans y avoir été invitée. Intimement familière et pourtant arrivée de façon impersonnelle, elle passe sans cesse du monde intérieur à la conscience, puis à une forme visible.

Partie 3 — Posthumaine

Do, Lenny, Mephisto — et la réalité devient encore plus perméable.

Les ET — des visiteurs venus d'ailleurs : peut-être des conquérants, peut-être simplement curieux de rencontrer le maître.

L'unité de données — une unité robotique d'apparence féminine, reliée aux centres énergétiques de la Terre — et, en même temps, connectée à l'échelle intergalactique.

Les protagonistes

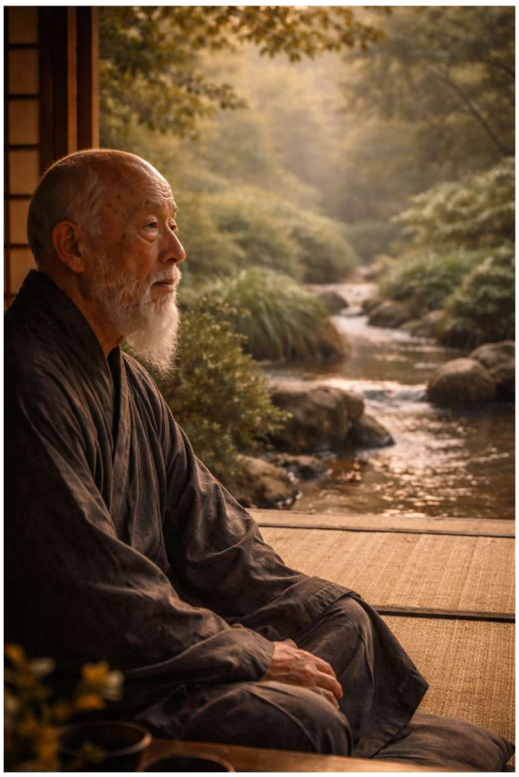
ZEN — Au-dessus des champs de thé — Mephisto

Acte II

Bienvenue dans ce théâtre sans scène

Ici se rencontrent
le Tao et le Zen,
les histoires et le silence,
l'amour et la vacuité,
l'humain, la machine
et ce qui se trouve au-delà de tout.
Si tu reconnais la non-dualité non comme un enseignement,
mais comme un sourire discret,
alors tu es —
qui que tu sois —
exactement à ta place ici.

Ce qui suit est un dialogue entre Do, son élève le plus ancien et Mephisto.



ZEN — Au-dessus des champs de thé — Mephisto

Introduction à la saga Zen

« Là où les ombres rient et les pensées boivent du thé »

ZEN — Au-dessus des champs de thé — Mephisto

SCÈNE

Une pièce simple, ouverte. Le jardin regarde droit dans le dojo — il en montre presque plus qu'il ne devrait être possible. Si radicalement ouvert qu'il semble presque se cacher dans sa propre ouverture.

La lumière est douce — comme le premier souffle après une longue nuit, lorsque la présence consciente semble s'éveiller. Quelques coussins. Une table basse. Un vase de fleurs — garni avec parcimonie, presque timide — probablement volé à l'innocence elle-même. Ou, plus vraisemblablement, cueilli par des enfants puis oublié.

Dans la pénombre, le thé, près de la bougie, brille comme une petite lune. Tout au fond : le murmure d'un ruisseau ... et un rire joueur. Si lointain qu'on ne sait pas s'il appartient vraiment à cet endroit. Peut-être vient-il du voisinage. Peut-être d'un rêve oublié depuis longtemps.

Le maître et l'élève sortent — mais leurs ombres restent un instant en arrière, comme s'il leur fallait plus de temps pour entrer dans la conscience. On distingue à peine les deux hommes, comme s'ils ne voulaient pas se montrer. L'élève le plus âgé, surtout, paraît presque tourmenté — oui, perdu — comme s'il n'arrivait pas à se décider ; comme si ce qui allait suivre le mettait mal à l'aise.

Silence. Un silence gros de faibles stridulations et de voix qui ne savent que faire de la vie — et qui pourtant se réjouissent d'être.

NARRATEUR

La conversation ZEN du début d'après-midi était terminée. Et, comme d'habitude, l'élève le plus âgé — Lenny — avait tout enregistré. On ne sait jamais. Peut-être que l'Éveil finira tout de même un jour sur une bande — s'il daigne un jour se montrer.

Maître Do était satisfait. La conversation avait été profonde — peut-être même instructive pour les autres élèves.

Au mot « instructive », il dut lui-même rire un instant.

Au moins, elle n'avait pas dérapé … malgré cette boucle de commentaires que son plus ancien élève traînait constamment avec lui.

Avec les élèves européens, un peu de concentration tenait déjà du petit miracle, songea Do. Ses pensées effleurèrent ses anciens camarades au Japon : souvent courbés et dévots — mais s'incliner n'était pas encore la vacuité.

Peut-être même l'humilité pouvait-elle devenir l'uniforme parfait du moi.

Chez Lenny, au moins, il ne portait pas d'uniforme.

Il parlait simplement beaucoup trop.

Plus tard, Do voulait faire écouter l'enregistrement aux autres.

Lenny tourna soudain les yeux vers lui.

Oui, cet Européen transportait avec lui un tourbillon de pensées toujours plus grand — comme un bol de riz qui déborde sans fin.

Comment pouvait-on vivre ainsi ?

Là : un froissement.

Un pas.

Un petit « Oh ? » surpris.

Quelque chose semblait suivre Lenny — comme une ombre qui tournait sans cesse autour de lui. Parfois légère, parfois lourde. Parfois, ce n'est que votre propre tête qui vous court après : l'écho de pensées qui ne vous laissent jamais tout à fait tranquille.

LENNY

Prudemment, comme s'il ne savait pas lui-même très bien comment le dire.

Maître ...

DO

Je ne suis pas un maître. Je suis simplement assis ici. Mais dis-moi : qu'est-ce qui te pèse sur le cœur ?

Lenny respire lourdement et tente de le cacher.

LENNY

Il s'agit de ma conscience ...

Il grimace.

Ou de ce qui se prend pour elle.

Je l'appelle ... M.

Il pense plus vite que moi. Deux fois plus d'absurdités, trois fois plus d'opinions, quatre fois plus d'énergie.

M est toujours là précisément au moment où on a le moins besoin de lui.

Alors ... est-ce que je pourrais peut-être le laisser sortir de ma tête aujourd'hui ? Est-ce qu'il pourrait — est-ce qu'il pourrait parler un peu, pour une fois ?

Peut-être que j'aurais alors un peu plus de calme en moi.

DO

Souriant, comme quelqu'un qui sait depuis quarante ans que ce moment finira par arriver.

Lenny — c'est bien ton nom, non ?

Sans attendre de réponse, Do poursuit, comme s'il l'avait déjà entendue.

Il parle depuis que tu es ici ... beaucoup trop fort.

À vrai dire, je connais depuis longtemps ta — ou sa — boucle de commentaires, même si nous n'avons jamais été présentés.

NARRATEUR

M est la voix intérieure de Lenny, sa boucle de pensées — un contestataire subversif dans sa propre tête.

Sur scène, cependant, cette boucle de commentaires impersonnelle semble prendre forme : une ombre qui parle, parade et paraît même pouvoir toucher des objets.

Reste à savoir si les autres la voient réellement ou s'ils la perçoivent chacun à leur manière.

Elle suit Lenny du matin au soir : maître de la dissection, professionnelle du « Oui, mais ... », championne de l'interruption, du commentaire et du sabotage.

La lumière vibre.

Puis elle vacille.

Derrière Lenny, quelque chose de sombre se desserre. D'abord à peine plus qu'une ombre.

Puis cela semble se détacher de son dos — comme un vieil ami qui attend depuis beaucoup trop longtemps.

Mais quelque chose retient encore, comme si l'habitude avait sa propre peau.

L'ombre grandit.

D'abord silencieuse.

Puis coquette.

Enfin aussi effrontément charmante qu'un trickster réchauffé.

VOIX

Encore invisible, vibrante — moitié démon, moitié comique.

Bien sûr que tu me connais, mon cher Do ! Probablement depuis plus longtemps que nous ne voudrions l'admettre tous les deux.

Mais la tête de Lenny m'a toujours retenu — et là-dedans, c'est plus serré qu'un magasin de chaussures en pleine liquidation !

Lenny fixe l'espace derrière lui.

L'ombre se densifie.

Elle se détache sur les bords.

Comme si l'obscurité apprenait à tenir debout.

ZEN — Au-dessus des champs de thé — Mephisto

VOIX

Oui-oui-oui — Zen, Rien, Vacuité, Au-delà, bla-bla … et même pas ça !

Alors : laissez-moi plutôt trébucher comme un bouffon de cour philosophe aux tables des rois — un de ceux qui expliquent la vérité, la transfigurent, la tordent … exactement ce que mon malin de Lenny prétend ne pas aimer.

Je le séduis donc — et moi avec lui — par des mots et des phrases jusqu'à l'absurde.

Pourquoi ?

Parce que la vérité, de toute façon, ne signifie rien.

L'ombre grandit. Devient plus noire. Presque un peu trop diabolique pour ce modeste dojo.

VOIX

Je … Meph … Mephisto.

Pas celui du Faust de Goethe.

À peine un tout petit peu.

Plutôt le genre :

« Pourquoi est-ce que, une fois encore, je n'ai absolument rien compris ? »

NARRATEUR

Un puissant Mephisto, armé d'un humour détraqué — et de dents dangereusement acérées.

LENNY

À voix basse, résigné et pourtant fasciné.

… Mephisto.

Puis cela lui échappe.

LENNY

Oh, putain …

L'ombre se détache à présent presque entièrement du dos de Lenny — comme un manteau.

Et pourtant, elle n'est pas seulement moquerie. Défense, voix intérieure et boucle de commentaires habitent aussi ce démon mal habillé.

Parfois, son poison est même utile.

Il empêche Lenny de transformer aussitôt la non-dualité en une nouvelle image de lui-même.

ZEN — Au-dessus des champs de thé — Mephisto

CHANGEMENT DE LUMIÈRE

Soudain, trois êtres se tiennent dans la pièce : le maître, son élève et l'ombre manifestée qui, au fond, a toujours été assise entre eux.

Vers le soir, les autres élèves se rassemblent — jeunes, joueurs, curieux.

Parfois ils écoutent, parfois pas du tout.

Prêts pour toutes les formes d'Éveil ... sauf pour le véritable, qu'aucun moi ne pourrait jamais expérimenter.

Aujourd'hui, leurs yeux brillent.

Pas à cause de l'enregistrement du début d'après-midi.

Non.

Ils veulent simplement regarder de plus près cette ombre cynique.

Mephisto s'incline avec une exagération théâtrale.

MEPHISTO

Pas tous à la fois, s'il vous plaît. Je suis peut-être impersonnel, mais ma capacité de charge n'est pas infinie.

Lenny ferme brièvement les yeux.

LENNY

Incertain, davantage pour lui-même.

Nous ... euh ... nous allons maintenant passer l'enregistrement ...

MEPHISTO

Enfin.

Nous pourrons écouter comment vous avez essayé d'expliquer intégralement l'indicible.

Do sourit.

DO

Tu vas te sentir chez toi.

MEPHISTO

Mon cher Do — je suis chez moi depuis longtemps.

Lenny le regarde.

LENNY

Où ?

Mephisto sourit largement.

MEPHISTO

Dans ton « Oui, mais ... »

Lenny secoue la tête et attrape son téléphone.

Enfin quelque chose qu'on peut au moins utiliser.

Il le pose sur la table, à côté du petit haut-parleur.

Mais aucun des élèves ne regarde le téléphone.

Pas un seul.

Tous les regards restent accrochés à Mephisto.

Avant même que Lenny puisse appuyer sur lecture, l'ombre est déjà à côté.

Torse bombé. Menton levé.

Avec la délectation d'un enfant qui fêterait son cinquième anniversaire chez McDonald's.

MEPHISTO

Eh bien.

D'un geste beaucoup trop ample, il appuie sur Play — comme un chef d'orchestre convaincu que le Big Bang n'attendait que son signal.

Le téléphone fait clic.

Un bref souffle parasite.

Les élèves se penchent en avant.

Mephisto les examine.

MEPHISTO

Sec, à l'adresse des élèves.

Franchement ... vous applaudiriez n'importe quoi, du moment que ça a l'air un peu spécial.

Un rire nerveux. Quelqu'un se racle la gorge.

Puis l'après-midi revient.

Pas comme souvenir.

Comme voix.

La voix de Do sort du haut-parleur.

Mephisto penche la tête.

Écoute.

Soupire.

Juste assez fort pour ruiner la première trace de solennité.

Do ne fait rien pour l'arrêter.

Peut-être est-ce précisément sa réponse.

Là où Lenny veut expliquer et où Mephisto démonte déjà tout, Do reste si bref que même l'ombre ne trouve aucun point d'attaque net.

MEPHISTO

Oh, merveilleux.

Les voilà.

Les phrases sacrées.

Lenny regarde le téléphone.

Puis Mephisto.

Puis de nouveau le téléphone.

Il est manifestement trop tard pour vouloir encore contrôler quoi que ce soit.

MEPHISTO

Poli, presque charmant.

Très bien … allons-nous continuer ce faire-comme-si — ce propre et poli faire-comme-si-quelque-chose-était-vrai ?

Ou quelqu'un aimerait-il être honnête pendant un instant ?

Personne ne répond.

Le silence qui suit est différent.

Moins sacré.

Plus éveillé.

Sur le téléphone, Do continue de parler.

Mephisto écoute.

Pour l'instant.

NARRATEUR

Et ainsi commence la véritable soirée.

Pas par le silence. Pas par la sagesse. Pas même par le Zen.

Mais par une ombre qui rote, pète de façon désagréable et commente — une ombre réfléchie, précisons-le, qui n'est pas près de disparaître.

Dehors, le crépuscule s'épaissit.

Il ne fait pas seulement sombre.

Il devient noir — noir corbeau.

Pendant un instant, personne ne bouge.

Ce n'est pas de la révérence.

C'est un choc — déguisé en silence.

Tout au fond, un coussin grince. Un son accidentel, presque inaudible, comme si la pièce avouait qu'elle était encore vivante.

Un jeune élève cligne trop souvent des yeux, comme si le simple fait de se les frotter pouvait effacer la scène du monde.

Un autre se penche en avant — affamé.

Pas de sagesse.

Plutôt de ce petit frisson clandestin — ou dans l'espoir qu'enfin quelque chose dérape.

Les regards filent de l'un à l'autre : rapides, coupables, ravis.

Ces regards que les gens échangent aux enterrements quand quelqu'un rit soudain au mauvais endroit.

Et dessous remue encore autre chose.

Quelque chose d'ancien et de diffus.

Un malaise qui ne sait pas encore comment se nommer.

Maître Do voit tout cela et n'en fait rien.

Il est assis, comme si être assis était la réponse.

Sur le téléphone, sa voix de l'après-midi continue de parler.

Dans la pièce, le même Do est assis.

Entre les deux parade Mephisto.

Passé, présent et commentaire dans la même pièce — et bien sûr, c'est précisément le commentaire qui veut avoir le dernier mot.

Ce qui commence ce soir-là est plus qu'une apparition.

Le commentaire a pris forme.

Mais cela non plus ne suffira pas.

Ni le chercheur.

Ni l'ombre.

Et plus tard, peut-être même plus ce qu'ils appellent avec tant d'évidence « humain ».

Mais ce soir-là, personne n'en sait encore rien.

Mephisto moins que quiconque.

Il vient tout juste d'arriver.

Dialogue 0 — Perspectives perdues

L'enregistrement ne démarre pas simplement. Il se connecte avec hésitation au haut-parleur. Un bref éclair dans quelque cerveau numérique, un blong sourd — comme si la réalité se raclait la gorge avant d'extérioriser, par un appareil, ce qui avait depuis longtemps été enregistré, et de se mettre seulement alors à parler.

Puis : la voix de Lenny. Ses questions idiotes. Familières — et pourtant étrangères à ses propres oreilles.

> **Q : « Comment trouver la bonne perspective pour vivre ? »**
>
> R : « En la perdant. »

Lenny s'entend lui-même et sent à quel point sa question est inutile. Pourquoi ne s'était-il pas donné lui-même la réponse tout de suite ? Et même cela aurait encore été inutile. Il écoute un homme qui, depuis des années, essaie de franchir une porte qui n'a jamais existé. Et pourtant — il fallait que cela soit vécu exactement comme cela s'est produit.

Il expire de façon audible.

Un son quelque part entre l'irritation et un profond abandon.

Q : « Alors la vraie perspective, c'est de n'en avoir aucune ? »

R : « Ce serait déjà, de nouveau, une perspective. »

Quelques élèves hochent la tête d'un air entendu — cette manière typique de hocher la tête qui sert surtout à paraître profond, alors que presque personne ne comprend quoi que ce soit. Et les rares qui auraient pu comprendre n'y auraient probablement pas prêté attention, ou l'auraient élégamment mal compris.

Un autre fixe le sol comme si l'Éveil y était posé, enveloppé de poussière.

Q : « Mais alors, il ne reste plus rien ! »

R : « Oui. Et même pas ça. »

Un silence se répand — visqueux comme du miel ZEN, si dense qu'on aurait pu s'y tenir debout. Seulement moins réconfortant.

Le plus jeune élève bâille, comme si la vacuité était passée en personne lui déposer la fatigue dans la main.

Lenny se frotte le front. Quelque part entre la peau et la pensée pend un fil lâche qu'il est impossible de tirer.

Derrière lui, Mephisto se tient soudain là et pose très doucement une main sur son épaule — une ombre noire à l'énergie d'un espresso.

MEPHISTO

« Alors la vraie perspective, ce serait de n'en avoir aucune ?

Comme c'est mignon. Une phrase qui se prend elle-même pour éveillée. »

Il se penche plus près de Lenny.

« Ah, Lenny ... mon doux Lenny perdu. Tu cherches la bonne perspective comme un touriste qui demande le Wi-Fi dans un monastère. »

Il laisse son regard glisser à travers la pièce comme s'il filtrait l'air à la recherche d'ironie.

« Des vérités ? Illusion et réalité ? Des mots désespérants. Des cartes pour la pensée ? Une orientation arrivée trop tard ? Oui — mais pour qui, au juste ? »

Il se tapote la poitrine comme s'il était le service de presse de l'univers.

« Mon garçon ... tout cela, c'est du papier mâché. Fabriqué avec les restes de vieilles suppositions. Tu crois qu'un monde ordonné surgit du chaos — et qu'un quelque chose sort du rien. Un plan de construction pour l'univers, propre, net, à l'épreuve des idiots ... afin que ton moi inexistant puisse au moins faire semblant d'avoir les choses en main. »

Il esquisse un sourire mince.

« Et puis tu repars encore et encore dans le même cercle élégant de pensées, comme un moine dans un cloître — sauf que tu le fais avec moi : ton bavardage incessant. Ce n'est pas cela qui t'empêche de t'éveiller ... de toute façon, il n'y a d'Éveil pour personne. »

Il montre l'arrière de la pièce.

« Et les élèves, là ? Pas mieux d'un millimètre. Perdus dans leurs réflexions et leurs contemplations. Ils ne savent même pas ce qu'ils sont en train de faire. Ha ! Ils attendent encore l'explication — comme une fête qui n'a jamais existé et que l'univers n'inscrira jamais au calendrier. »

Soudain, Lenny remarque très clairement que Mephisto ne vient ni simplement de l'intérieur ni de l'extérieur. Ou d'une direction pour laquelle il n'existe aucun mot. Ce n'est ni une puissance étrangère, ni une punition, ni un don particulier. Lenny le reconnaît comme sa voix intérieure — et en même temps comme quelque chose qui ne lui a jamais appartenu.

Pensées arrivées de nulle part. Murmure impersonnel. Un commentaire qui se surprend lui-même en train de commenter — et qui, à propos de cela, ne peut plus cesser de parler.

Quelle divine comédie.

Et quel tour de passe-passe bon marché.

Et même cela n'a rien de grave.

Cela arrive, simplement.

Mephisto se penche encore davantage vers lui, presque confidentiel.

« Écoute : bien sûr que tu ne trouves rien. Peut-être que même le Rien n'est pas tout à fait rien. Peut-être n'est-ce qu'un autre tour déguisé en profondeur. Peut-être est-ce justement ça, la

plaisanterie. Mais arrêter ? Toi ? Et certainement pas avec moi — ta conscience bavarde investie d'une mission pédagogique. Ou peut-être que si ? Quel espoir misérable. »

Il claque doucement de la langue.

« Et même si je commente — qui s'en soucie ? Commentaire ou silence, bavardage ou profondeur : le même happening. Seulement, tu en fais parfois un problème parce que tu crois qu'à un moment donné le calme devrait enfin s'installer. »

Il se renverse en arrière, satisfait de sa cruauté inutile mais ô combien savante.

« Tu t'accroches à ton rôle de chercheur comme un noyé à sa paille. Intentions, espoirs, concepts, théories, thèses — une magnifique boîte à outils pour mesurer l'incompris. Pour construire une maison qui n'existe même pas. »

Il laisse les mots suspendus un instant.

« La vie se moque de vos perspectives sans perspective. Et tu sais quoi ? Peut-être devrais-tu rire avec elle. Fête le fait d'être irrémédiablement perdu. Ton non-savoir. C'est la chose la plus honnête que tu aies jamais possédée. »

Lenny avale avec difficulté. Mephisto avait été reconnu comme sa voix intérieure — et pourtant elle ne lui appartenait pas. Elle connaissait aussi ses pensées les plus secrètes : vides, inutiles, naïves. Des pensées comme le temps qu'il fait. Arrivées, amassées, reparties. Quelques élèves ricanent nerveusement, comme si Mephisto avait lu à voix haute leurs mouvements les plus intimes.

Le maître savoure la scène dans un calme parfait. Pourtant ses yeux pétillent — comme ceux d'un enfant sous le sapin de Noël qui connaît depuis longtemps cette plaisanterie cosmique. Une plaisanterie que le monde ne comprendra peut-être que lorsqu'il n'y aura plus personne pour en rire.

Dialogue 1 — Y arriver ?

Q : « Comment puis-je arriver là où tu es ? »

R : « Il n'y a personne, et nulle part on ne trouve un lieu. »

Q : « Donc il n'y a pas non plus de chemin à parcourir ? »

R : « … et personne n'y pense. »

CLIC — un bruit sec, comme une serrure qui s'enclenche.

Mephisto glisse sur le côté, laisse d'abord le son faire son effet … puis le suit dans la lumière.

MEPHISTO — précis, doucement cruel

« Y arriver ?

Merveilleux.

Comme tu es perdu.

Lenny … tu n'as même pas compris que « ici et maintenant » peut ne vouloir absolument rien dire.

Tu cherches un lieu comme s'il y en avait un — et tu te perds au Sikkim comme un trekkeur sans sommet : trop de moi, pas assez de vacuité.

Tu cours après l'Absolu — et pourtant ton moi continue de hurler après le désir, les femmes et la souffrance.

Il n'y a pas de lieu.

Pas d'adresse dans le temps.

Personne qui aille quelque part.

Et pourtant tu joues au pèlerin dans le no man's land — mortellement sérieux, avec une boussole cassée.

Pas de chemin, pas de direction, pas de but — mais tu veux une carte.

Ou un menu.

Du moment qu'il y a quelque chose à lire.

Alors, vers où ?

Dès que tu dis « vers où », tu es déjà reparti — au moins dans ta tête.

Alors qu'il ne se passe que ce qui se passe.

Et toi, tu appelles cela chercher. »

Dialogue 2 — Le moi veut surmonter le moi

Q : « Comment puis-je surmonter « mon » moi égaré ? »

R : « Seule une supposition de moi essaie cela — en apparence. »

Q : « Et si le moi illusoire disparaît ? »

R : « Qui resterait-il alors pour se préoccuper de quoi que ce soit ? »

CLIC.

La bande fait clic comme un petit marteau de juge.

Affaire classée.

Personne de compétent.

MEPHISTO — tranchant, amusé, impitoyable

« Le moi veut surmonter le moi ?

Évidemment.

Quelle jolie petite roue.

Un salto dans son propre jus.

Moi, j'appelle ça : la boucle du moi.

Tu n'arrives même pas à surmonter une envie — et maintenant tu veux jeter à la poubelle le soi tout entier ?

Seul un moi-fantôme complètement emmêlé combat ses propres ombres, comme un chien qui poursuit sa queue.

Et tu appelles cela un progrès spirituel — comme s'il existait une échelle de carrière dans le Rien.

Avec insignes, promotion et place d'honneur tout près du Rien.

Ou près de Dieu, si tu veux quelque chose d'un peu plus traditionnel.

Quelle pensée délicieusement dualiste.

Plus tu hurles après la liberté et le triomphe, plus ta chair lubrique te fouette pour te ramener dans la vie.

« J'ai réussi ! », cries-tu — mais qu'as-tu gagné, exactement ?

Un moi qui s'est vaincu lui-même et qui attend des applaudissements pour l'exploit.

Grand théâtre.

Zéro substance.

Et si le moi disparaît ?

Le film continue.

Sans vainqueur.

Sans éveillé.

Sans enregistrement.

Pas de procès-verbal. Pas de rapport. Pas d'expérience dont se vanter.

Et pas de diplôme portant ton nom.

Seulement ce qui arrive de toute façon.

Ou pas.

C'est pour cela que tu t'accroches à moi, à tes pulsions, à tes pensées, à tes merveilleux petits commentaires.

Tu as oublié ?

Commentaire ou silence, bavardage ou profondeur — le même happening.

Il n'y a que toi pour croire qu'il faut en faire une affaire spirituelle.

Mais dis-moi :

Pour qui, tout ce grandiose attirail ? »

Dialogue 3 — La vérité pour ceux qui posent des questions

Q : « La non-dualité est-elle une vérité ? »

R : « Tout au plus pour celui qui croit poser cette question. »

Q : « Et si personne ne pose la question ? »

R : « Alors aucune réponse n'est nécessaire non plus. »

CLIC.

Une coupure légère — comme si le son levait brièvement les yeux au ciel.

MEPHISTO — bref, corrosif, limpide comme du cristal

« La non-dualité, une vérité ?

Bien sûr.

Avec un certificat, de préférence.

Lenny, tu adores la vérité.

Elle sonne si merveilleusement définitive.

Si sûre.

Comme si on pouvait l'écrire sur une pancarte et la suspendre au-dessus de la vacuité.

VÉRITÉ.

Prière de ne pas toucher.

Tu veux des étiquettes, de la protection et de la sécurité. Un mode d'emploi cosmique pour ton petit moi supposé.

La vérité est un magnifique mot de consolation.

Un pansement pour la pensée, afin qu'elle ne remarque pas qu'aucun sol n'a été garanti dessous.

Vous collectionnez les vérités comme des polices d'assurance.

Au cas où l'univers déclarerait un sinistre un de ces jours.

Et si personne ne demande ?

Que doit-il alors arriver à la vérité ?

Doit-elle rester seule dans le dojo à attendre des clients ?

Peut-être que la vérité existe.

Peut-être pas.

Peut-être que la question elle-même n'est qu'un bruit de plus.

Mais vous en faites immédiatement un enseignement.

Non-dualité.

Zen.

CELA.

Vacuité.

Des mots magnifiques.

Et à peine les avez-vous prononcés qu'ils se tiennent déjà là comme des meubles.

Puis vous commencez à habiter dedans.

Et un jour, vous défendez même l'ameublement.

Alors qu'il n'y a peut-être jamais eu de maison. »

Mephisto regarde Do.

MEPHISTO

« Pas vrai, Maître ? »

Do soulève son bol de thé.

DO

« Le thé refroidit. »

Mephisto se tait un instant.

Puis il sourit.

MEPHISTO

« Merde.

Encore gagné. »

Dialogue 4 — Quelque chose pour personne

Q : « Mais il doit bien y avoir quelque chose, non ? »

R : « Quelque chose — mais pour qui ? »

Q : « Alors il n'y a personne ? »

R : « Finis ton thé. »

Do hésite un instant, puis ajoute doucement :

R : « Et qui, exactement, veut le savoir ? »

CLIC.

La bande fait clac — comme un couvercle qu'on referme sur l'espoir.

MEPHISTO — froid, clair, mortel

« Quelque chose … »

Comme c'est mignon.

Quelque chose pour le Rien. Quelque chose sorti du Rien.

Une petite miette de sens, joliment servie sur le plateau sans limites de la vacuité.

Lenny, tu sais à peine ce que ton propre café fait en toi — mais tu exiges des explications de l'univers.

Un peu de sens.

Un reste de certitude.

Une dernière miette de sécurité.

Tu veux un appui comme un enfant veut la main de son père.

Tu appelles simplement cela métaphysique pour que ça fasse adulte.

Mais c'est toujours la même demande :

Donne-moi quelque chose qui me tienne.

Peut-être de l'argent.

Peut-être l'Éveil.

Peut-être quelque joli quelque chose avec lequel tu puisses t'affirmer, te situer et, au besoin, te décorer.

Qui veut cela ?

Pour qui ce quelque chose devrait-il exister ?

Bingo.

Un quelque chose a besoin de quelqu'un pour qui il soit quelque chose.

Pas de quelqu'un — pas de quelque chose.

Pas de CECI.

Pas de raison.

Pas d'appui.

C'est sans espoir, et pourtant tu continues d'espérer — comme un enfant, comme tous ceux qui sont ici dans le dojo — qu'une main chaude et protectrice t'attend quelque part dehors.

Mauvaise nouvelle :

Il n'y en a même pas une froide. »

Dialogue 5 — Faire l'expérience de CELA ?

Q : « Comment puis-je faire l'expérience de CELA ? »

R : « L'idée de vouloir faire l'expérience de quelque chose sent la dualité. »

Q : « L'expérience est-elle donc impossible ? »

R : « Peut-être que l'expérience se produit ... mais pour qui ? »

Lenny avait souvent imaginé son moi comme un phénix.

Mais cette image était justement en train de se désagréger.

Rien ne pouvait renaître.

Tout au plus brûler.

Si même cela.

CLIC.

Un claquement rapide. Les élèves ont l'air de quelqu'un à qui l'on vient de retirer le tapis sous les pieds.

MEPHISTO — théâtral, impassible, précis

« Comment puis-je faire l'expérience de CELA ?

Mon Dieu.

Mon ami … je suis certain que cela t'a paru terriblement profond.

Pour quelqu'un qui cherche la profondeur, c'était pourtant étonnamment plat.

Comment veux-tu faire l'expérience de CELA comme de quelque chose ?

Comment veux-tu embrasser le Rien si tu ne remarques même pas que tu continues d'inhaler tes propres idées ternes comme de la fumée psychédélique ?

À la fin, ça ne fait que te faire tousser.

La question elle-même pue déjà la dualité.

Mais celui qui pose la question existe-t-il seulement ?

Et si oui : pour qui ?

Qui tourne en rond ici ?

Le roi de l'expérience, bien sûr — ton petit moi adoré.

Le monarque sans royaume, sans trône, sans existence — mais avec un impressionnant besoin d'applaudissements.

Tu veux que CELA frappe comme une drogue spirituelle : un shoot, un adoubement, un grand final, un salto multo mortale — peut-être avec une jambe cassée, mais si possible avec un happy end cosmique.

Et voilà que tu en as déjà inventé deux de nouveau :

toi ici et CELA là-bas.

Mais ne t'inquiète pas :

de toute façon, tu n'existes pas.

Alors l'expérience est-elle impossible pour un moi ?

Faux.

L'expérience se produit.

Le moi est l'histoire qui en fait « **mon expérience** ».

Amusant, non ?

L'expérience se produit sans interruption — simplement pas pour celui qui croit pouvoir la posséder. »

Dialogue 6 — Le message céleste

Q : « Qui comprend, au juste, ce message ? »

R : « Il n'y a ni message ni auditeur. »

Q : « Et si je le comprends vraiment ? »

R : « Il n'y a tout simplement personne qui pourrait comprendre quoi que ce soit. »

CLIC.

Un doux crépitement, comme si une bande magnétique arrivait à sa fin …

MEPHISTO — penché par-dessus l'épaule de Lenny, désinvolte, amusé

« Qui comprend le message céleste ?

Comme c'est mignon.

Lenny … j'ai l'impression que tu cherches un émetteur, un récepteur, une signification — comme un chat qui poursuit une souris et prend cela pour de la philosophie.

Il n'y a pas de message.

Pas d'émetteur.

Pas de récepteur.

Et je parie déjà que tu vas encore te perdre dans la croyance — dans la superstition de tes prétendues propres suppositions.

Dans ta faim, tu espères que quelqu'un finira par te dire les choses franchement.

Et vous, là, dans le dojo — ne hochez pas la tête d'un air si solennel comme si vous compreniez.

Je vois votre représentation.

Dès que je regarde assez attentivement, elle se montre.

Représentation annulée.

Pas de contenu.

Pas de propriétaire.

Pas de compréhension.

Pas de message.

Et si je le comprends vraiment ?

Oh — combien de fois as-tu déjà répété ce tour ?

Tour n° 77 : se duper soi-même avec une notice spirituelle.

Le moi ne peut ni l'avoir ni le comprendre.

Pas même lorsque, comme moi, tu nies tout.

C'est un malentendu mental qui appose encore et encore sa propre signature.

Un formulaire sans demandeur.

Un tampon sur une feuille blanche.

Et le prétendu compreneur ?

Peut-être est-ce précisément lui, le malentendu.

Alors personne n'a besoin de disparaître non plus.

Personne n'a besoin de devenir plus clair.

Personne n'a besoin de comprendre quoi que ce soit.

Peut-être que TOUT-CELA se produit simplement.

Message.

Pas de message.

Comprendre.

Ne pas comprendre.

Vacuité.

Et bien sûr ton foutu besoin d'explications.

Tout y est.

Pour personne. »

Dialogue 7 — La réalisation comme trophée

Q : « Existe-t-il vraiment quelque chose comme une réalisation ? »

R : « Seulement tant que quelqu'un croit pouvoir l'avoir. »

Q : « Et si le fait d'avoir s'est transcendé lui-même ? »

R : « Cela arriverait pour personne. La réalisation n'a pas besoin d'un miroir pour se réaliser une seconde fois. »

CLIC.

Le support audio fait clic. Mephisto entre dans le cône de lumière.

MEPHISTO — lèvres pincées, amusé, chirurgical

« Réalisation et compréhension ?

Brillant.

Lenny … attends-tu toujours la médaille d'or de l'Éveil ?

Un grand « Ah ! » ?

Un wake-up call intérieur ?

Ou bien c'était simplement ton téléphone qui venait de recevoir un message ?

Tu veux cet unique instant qui murmure :

Ça y est, tu l'as.

Tu n'as rien atteint — et pourtant ton moi bien peigné se penche déjà par-dessus la balustrade, grimpe sur le podium comme s'il y avait une cérémonie de remise des prix.

La compréhension ?

Encore un de ces mots qui a besoin de quelqu'un pour se l'épingler sur la poitrine.

Tu veux même posséder le fait de ne pas avoir :

une main vide, brandie comme un trophée.

Et si plus personne ne croit à l'idée d'avoir ?

Écoute-toi.

Peut-être que la clarté se produit.

Peut-être pas.

Mais personne ne la reçoit en récompense.

Tu poursuis un trophée que ton moi ne peut pas avoir.

Réalisation.

Compréhension.

Éveil.

Mais, s'il vous plaît, emballé dans du papier cadeau pour l'ego.

Désolé.

Pas de propriétaire.

Pas de cérémonie de victoire.

Pas d'applaudissements. »

Dialogue 8 — L'abandon que personne n'accomplit

Q : « Puis-je m'abandonner à CELA ? »

R : « Seul un esprit trouble croit pouvoir s'abandonner à CELA. »

Q : « Mon moi et mon abandon pourraient-ils eux aussi se dissoudre ? »

R : « Quoi qu'il arrive, même le sentiment de dualité n'est qu'un événement de la totalité. »

CLIC.

Mephisto ne sait pas dans quelle direction se déplacer.

Cône de lumière ou ténèbres.

MEPHISTO — extrêmement sec, étonnamment impassible

« L'abandon ... merveilleux.

Bien sûr.

Lenny, tu veux t'abandonner à CELA comme à une dernière amante qui te délivrerait enfin de toi-même.

Comme c'est brillant.

Comment un soi pourrait-il exactement s'abandonner s'il n'a jamais été là ?

Peut-être seulement pour pouvoir encore murmurer à la fin :

C'est moi qui l'ai fait.

S'il reste alors seulement quelque chose à murmurer.

Vous, les humains, adorez vous remettre à quelque chose de plus grand : Dieu, l'Éveil, l'amour — à défaut, un gourou ou une institution.

N'importe quoi.

Du moment que, pendant un instant, vous vous sentez plus importants que votre propre agitation intérieure.

Puis vous appelez vos jeux de pensée lâcher-prise ou abandon — comme si la vacuité était un objectif de fitness méditatif.

Mais il n'y a personne, n'est-ce pas ?

Exactement.

Alors il n'y a aucune guerre à laquelle tu devrais te rendre.

Aucune capitulation.

Aucun héros pour l'accomplir.

Seulement un esprit embrumé qui joue au héros dans un drame sans scène.

Qui devrait lâcher prise ?

Un soi qui se jette de son trône au ralenti — avec un seul problème :

le trône, le soi et la cérémonie de couronnement sont des châteaux en l'air à la statique douteuse.

Et si, à la fin, il ne reste rien, cela n'intéresse personne.

Ni toi, ni l'idée de toi.

Pas même ton orgueil. »

Dialogue 9 — Le sens de la recherche de sens

Q : « Quel est le sens de la vie ? »

R : « Parler de sens n'a aucun sens. Tout-Ce qui arrive n'arrive qu'en apparence pour les sens. »

Q : « Et si l'esprit qui fabrique du sens se dissout ? »

R : « Pas de moi, pas d'esprit, pas de dissolution, pas de vacuité, pas de quelque chose, pas de rien. »

CLIC.

La bande fait de nouveau clic. Mephisto s'approche en traînant les pieds, telle une ombre qui sourit.

Pendant un minuscule instant, il s'arrête réellement.

Pas de répartie.

Pas de méchanceté.

Seulement ce trou désagréable dans lequel même une ombre remarque qu'elle ne peut rien sauver.

Puis il sourit de nouveau — moins méchamment que d'habitude.

MEPHISTO — sourcil levé, sec, mordant

« Quel est le sens de la vie ?

Sérieusement ?

Un sens à la vie ?

Encore un peu de cette funeste absurdité du « je suis » ?

Une grande mission ?

Une histoire d'amour avec la signification ?

Comme c'est touchant.

Ton système nerveux produit l'alarme, et ta pensée en bricole un but :

une petite dose de signification, pour que tu ne remarques pas à quel point tout arrive sans raison.

Vous poursuivez le sens comme un assoiffé une bouteille de whisky à moitié pleine :

pas pour la vérité, mais pour l'anesthésie.

Et un peu d'oubli de soi, ce serait déjà quelque chose.

Une lecture perceptible de l'être ?

Splendide.

Un raclement de gorge poétique.

Rien d'autre.

Le sens est un réflexe de dressage :

inculqué tôt, canonisé plus tard.

Et si l'esprit qui fabrique du sens ne peut plus rien lire ?

En a-t-il jamais été capable ?

Peut-être que tout devient simplement silencieux.

Pas de lecteur.

Pas de message.

Et malgré tout, dehors, quelque foutu insecte continue de striduler.

Et le meilleur :

tu n'as rien à faire.

Les schémas énergétiques perdent leur attrait. Sens et signification tombent d'eux-mêmes — comme tes cheveux avec l'âge, tes certitudes et ta dernière prise sur le contrôle.

Tu veux sortir d'une cage et enfin vivre.

Mais cette cage de suppositions, tu ne l'as même pas construite toi-même — et pourtant, chaque matin, tu repeins les barreaux.

Lenny, tu ne cherches pas la liberté parce que tu n'es pas libre.

Tu la cherches parce que l'idée de ne pas être libre te gratte — comme un pull que quelqu'un t'a enfilé un jour et que tu ne retires plus parce que tu as depuis longtemps oublié que ce n'est pas ta peau. »

Dialogue 10 — La liberté dont personne n'a besoin

Lenny l'entendit et le sentit : la moquerie frappait non seulement ses mots, mais aussi son espoir secret de devenir un jour un « personne » particulièrement libre.

C'est exactement là que Mephisto le protégeait — de la dernière, la plus subtile des vanités.

Q : « Existe-t-il quelque chose comme la liberté ou l'amour ? »

R : « Seulement tant que tu te crois non libre et séparé. »

Q : « Et si la pensée de la liberté ne me tourmente plus ? »

R : « Sans sentiment de moi, liberté et amour ne seraient que de beaux mots vides. »

CLIC.

Une coupure sèche. Comme un drapeau que soudain plus personne n'agite.

MEPHISTO — reniflant, sec, écartant la question d'un geste

« Liberté et amour …

merveilleux.

Ma spécialité.

De si jolis mots.

Parfaitement inoffensifs — jusqu'au moment où quelqu'un commence à y croire.

Tu brandis la liberté comme un enfant une épée de bois :

bruyamment, fièrement — et sans la moindre conséquence.

Tu l'exiges comme un objet que l'on pourrait trouver, posséder et exhiber.

Et, ce faisant, tu révèles déjà que tu es assis dans ta prison inventée par toi-même.

La liberté n'a pas besoin de savoir qu'elle s'appelle liberté.

Pas d'étiquette.

Pas de certificat.

Personne pour la proclamer.

Et l'amour ?

À peine veux-tu l'avoir que la proximité devient possession.

L'ouverture devient contrat.

Une danse devient une cage avec un joli éclairage.

Tant que ta boucle du moi continue de bavarder — réclame la liberté, supplie qu'on la délivre et veut retenir l'amour —, elle reste exactement cela :

une boucle.

Un bruit qui se prend pour un destin.

Et dis-moi, Lenny :

pourquoi crois-tu tes absurdités — ou les miennes ?

Pourquoi crois-tu aux mots, tout court ?

Rien de tout cela ne nous appartient.

Cela arrive simplement, comme un film hypnotique.

Quand le moi disparaît, la liberté devient sans importance.

Sans propriétaire, il n'y a rien à libérer.

Et sans quelqu'un qui veut avoir l'amour, il ne reste peut-être que ce que vous appeliez auparavant amour. »

Dialogue 11 — Le moi qui se diagnostique lui-même

Q : « Alors je ne suis ni un soi ni cet être ? »

R : « Ce qui apparaît comme un moi voulant comprendre n'est qu'un événement — libre de tout soi personnel ou absolu. »

Q : « Mais s'il n'y a ni soi ni être, qui ou quoi fait l'expérience de CECI ? Est-ce que cela fait l'expérience de soi-même ? »

R : « Soi, expérience et fait d'éprouver ne sont que différents schémas d'un même événement — pour personne. »

Q : « Pourquoi est-ce que je vis l'expérience comme séparée, ou comme un moi ? »

R : « Cela n'arrive que lorsqu'un événement appelé TOI pêche dans l'eau trouble de la dualité. »

CLIC.

Un minuscule clac. Comme si la bande avait brièvement ri — puis en avait aussitôt eu honte.

MEPHISTO — doux au départ, dur à la sortie

« Je ne suis donc ni moi ni être ?

Écoute-toi, Lenny.

C'est presque un violon céleste joué sur une harpe que personne ne tient.

Le moi dont tu veux te débarrasser est justement en train de faire un test rapide — puis fête le résultat qu'il vient lui-même de confirmer.

Il affirme, diagnostique, signe — et appelle cela l'Éveil.

Comme s'il s'était jamais passé quoi que ce soit.

Le moi adore les scènes.

Même celle de sa propre disparition.

Et ensuite il donne une conférence à ce sujet — avec lui-même comme invité d'honneur.

Et si je fais vraiment l'expérience de CELA ?

Tu veux CELA comme un rare Oolong de cette région :

une gorgée, paf, terminé.

Mais dès que tu dis « je », ils sont déjà deux :

toi et ton expérience.

Dualité en boucle infinie.

Alors ne fais pas comme si tu devais faire quelque chose.

Si quoi que ce soit, CELA arrive simplement — sans observateur, sans témoin et sans savoir.

Et même cela, c'est déjà presque trop dire.

Ce n'est qu'une histoire.

Et dans celle-ci, tu n'es même pas figurant. »

Dialogue 12 — L'état qui n'en est pas un

Q : « L'être absolument libre précède-t-il tout état du moi ? »

R : « Un état s'éveille dans le rêve de la totalité lorsque l'esprit se suppose lui-même ou suppose autre chose. »

Q : « Et que reste-t-il à la fin ? »

R : « Personne. La liberté n'a besoin de personne pour la posséder. »

CLIC.

Une coupure nette.

Comme un Coca light avec supplément de sucre :

l'absence d'état, s'il vous plaît — mais comme état.

Comment le monde a-t-il pu en arriver là ?

MEPHISTO — froid, sec, avec humour

« Être libre du moi — est-ce un état ?

Évidemment.

Lenny, tu es accro aux états et aux circonstances :

bonheur, paix, clarté — et maintenant tu veux l'absence d'état comme état premium.

L'Éveil en abonnement permanent.

Tu dis :

événement pour personne.

Mais en secret tu te sens déjà comme un « personne » particulièrement raffiné — et tu veux posséder même cela.

Comme un enfant qui voudrait voler un cadeau vide qui ne lui a jamais été destiné.

Tu veux assister à ta propre disparition — mais avec une médaille, s'il vous plaît :

J'étais personne.

Et qu'est-ce qui reste à la fin ?

Comme c'est touchant.

Tu crois à une fin comme si quelque chose avait jamais commencé.

Comme si tout cela était un film avec générique de fin et un dernier plan dans lequel tu comprends enfin que tu n'y es jamais apparu.

Bien sûr, même l'esprit qui nie tout peut continuer à parler.

Il appelle chaque pensée illusion, chaque sentiment insignifiant, et lui-même particulièrement clair.

Mais cela non plus ne mène nulle part.

Tu veux une tragédie, un effondrement, au moins une dernière toux digne.

Mais ce qui arrive, arrive.

Pas de finale.

Pas d'état.

Pas de quelqu'un qui reste.

Et c'est précisément cela qui te dérange :

il n'y a pas de dernière scène dans laquelle tu pourrais admirer ta disparition.

Car si vraiment personne ne reste, il ne reste personne non plus pour la célébrer — ou la regretter.

Voilà le tour.

Et l'affront. »

Dialogue 12 (a) — La simulation pour personne

Q : « Le moi vit-il dans une simulation ? »

R : « Hum. Il n'y a pas de moi, pas de soi — et pas d'événement pour quelqu'un. »

Q : « Et pour celui qui est sans moi ? »

R : « Un tel être n'existe pas. »

Q : « Qui témoigne alors du monde ? »

R : « Personne. »

Q : « Et qu'est-ce qui reste ? »

R : « Une montagne. Une chaise … »

Q : « Donc, malgré tout, une sorte de simulation ? »

CLIC.

MEPHISTO — pétillant, insolent, absolument sans vergogne

« Le moi vit dans une simulation ?

Adorable, Lenny.

Comme si la simulation existait quelque part là-dehors — livrée toute prête.

Peut-être est-elle plutôt une description bricolée.

Et maintenant, le hic :

il n'y a même pas de soi pour la bricoler.

C'est élégamment déroutant, non ?

Et quand on te dit : il n'y a pas de moi, tu fais aussitôt ce que vous faites toujours :

tu inventes l'édition spéciale.

Celui qui serait sans moi.

Un moi qui s'est lui-même scié — et qui attend des applaudissements pour cela.

Bravo.

Qui témoigne du monde ?

Tu veux dire :

qui va me signer un papier disant que j'ai existé ?

Tu veux un notaire cosmique qui te mette un tampon :

A réellement existé.

Et qu'est-ce qui reste ?

Oui, oui :

montagne, chaise, tasse.

Pas comme consolation.

Comme sevrage.

Parce que sans ton histoire, il ne reste plus de héros qui puisse se sentir important.

Simulation, réflexion, attribution et auto-illusion — appelle ça fancy si ça te chante.

Mais n'oublie pas :

la plus grande partie n'est que du cinéma mental, pour que dans le noir tu puisses encore te prendre pour le rôle principal. »

Dialogue 13 — La clarté qui n'appartient à personne

Q : « La clarté apparaîtra-t-elle un jour ? »

R : « Peut-être. Mais pas sur commande. »

Q : « Et si ce moi finit un jour par ne plus rien faire ? »

R : « Alors personne n'a plus besoin de clarté. »

CLIC.

Une coupure légère. Comme si la clarté avait entrouvert la porte — puis constaté : personne à la maison.

Mephisto n'avait pas libéré Lenny de la pensée.

Il était lui-même de la pensée avec des cornes — et c'est précisément ce qui le rendait si honnête.

Mephisto fait un pas vers Lenny.

Cette fois sans grand théâtre.

MEPHISTO

« Tu sais ce qui est cruel ?

Tu es depuis longtemps devenu superflu auprès du maître, mon cher.

Non parce que tu as trop peu compris, mais parce que tu as trop compris — et tu reviens tout de même pour que quelqu'un te confirme pour la centième fois qu'il n'est question de rien. »

Il laisse la phrase en suspens.

« Tu sais depuis longtemps qu'il est indifférent qu'un sentiment de moi apparaisse ou non.

Que tu te prennes pour Lenny ou que, pendant trois respirations, tu t'appelles personne — c'est le même happening.

Sentiment de moi, liberté du moi, efforts, absence d'efforts, voir à travers, ne pas voir à travers :

tout avance, bascule, se consume.

Et personne ne se tient à côté. »

Lenny veut protester, mais la protestation se perd dans quelque trou.

Peut-être parce que même sa résistance fait depuis longtemps partie de ce mouvement.

Même la question de savoir pourquoi il devrait encore faire un effort n'a pas de propriétaire.

Et renoncer ne serait qu'un petit geste de plus dans le film.

Mephisto sourit d'un air mince.

« Exactement.

Tu ne viens plus ici parce que Do te manque.

Tu viens parce que le mécanisme veut encore faire une dernière boucle — tout en se faisant raconter une dernière fois qu'il n'en est pas un.

Très humain.

Très touchant.

Et parfaitement inutile. »

Dialogue 14 — L'innommable dont personne n'a besoin

Q : « La vacuité peut-elle être enseignée et entendue ? »

R : « Il n'y a pas de quelque chose, et personne qui puisse apprendre, enseigner ou faire quoi que ce soit d'autre. »

Q : « Pourquoi parles-tu, alors ? »

R : « Parler arrive sans locuteur. Entendre arrive sans auditeur. Et pourtant tout ne reste qu'un événement incompris. »

CLIC.

Un claquement sec.

Comme si la bande disait :

Cours annulé.

Il reste une salle vide.

MEPHISTO — langue acérée, légèrement méprisant

« L'innommable peut-il être enseigné ?

Pourquoi pas.

Seulement : quelle inutilité.

Lenny, à peine quelque chose ne peut-il être nommé que tu veux aussitôt en faire un Course in Miracles.

Pas d'examen.

Pas de licence.

Pas de certificat pour le Rien.

Il n'y a que toi pour croire que tu pourrais plier l'innommable dans ton cerveau comme de l'origami.

Comme si c'était un hobby avec examen final.

Pourquoi parles-tu, alors ?

Bonne question.

Apparemment, même autour de l'innommable, il se produit une quantité étonnante de bavardage.

Parler sans locuteur insulte ton ego.

Entendre sans auditeur est encore pire — parce qu'alors il ne reste plus personne pour ton petit cirque de compréhension.

Et à peine cela est-il dit que vous en faites déjà de nouveau quelque chose :

Unité.

UN.

CELA.

Vous voulez décorer l'innommable de lettres et le transmettre comme une recette.

À la fin, vous ne servez que votre prétendu propre verbiage — afin que le Rien ne vous surprenne pas tout à fait nus. »

Dialogue 15 — Le chercheur qui n'est personne

Q : « Pourquoi mes inclinations me poussent-elles à chercher ? »

R : « Cela apparaît simplement ainsi. Mais il n'y a personne qui soit poussé, et aucune recherche. »

Q : « Pourquoi est-ce que je me sens malgré tout comme un chercheur ? »

R : « Qui pourrait comprendre cela ? Mais : as-tu jamais vu un chercheur ? »

CLIC.

Un léger claquement.

Comme un projecteur de recherche qui se braquerait soudain vers l'intérieur.

MEPHISTO — disséquant, presque tendrement méprisant

« Pourquoi suis-je poussé à chercher ?

Eh bien, eh bien ...

Lenny, l'impulsion de chercher n'est qu'une démangeaison dans le cerveau.

Un réflexe avec une quantité étonnante de pathos.

Et bien qu'il n'y ait personne, tu cherches, tu convoites ceci et cela, tu cours partout comme un pèlerin et poursuis une ombre que personne n'a projetée.

Le chercheur n'est rien de plus qu'une pensée avec beaucoup trop d'assurance :

une question qui, sous hypnose, se confirme elle-même comme un être qui questionne.

Tu ne vois aucune personne autonome.

Tu éprouves des pensées — et tu les traites comme des personnages dotés d'une mission, d'un destin et d'une tragédie.

Là-haut tourne un théâtre de NPC qui prétendent tous jouer le premier rôle.

Et pas un ne possède même une miette de substance.

As-tu jamais vu un chercheur ?

Bien sûr que non.

Chercher n'est pas un chemin.

C'est une question qui se prend elle-même pour quelqu'un qui questionne.

Et les questions, Lenny ...

peuvent sonner étonnamment creux. »

Dialogue 16 — Le rêve du « je suis »

Q : « Qu'est-ce que cette conscience ? »

R : « L'affirmation : « je suis » — un rêve vide. »

Q : « Et qu'y a-t-il derrière ? »

R : « Rien. Du Rien vide. »

Après une brève pause méditative, Do ajoute :

R : « Sans moi supposé, pas de position — et sans position, toute localisation se dissout. »

CLIC.

Un son bref, comme le scintillement d'un néon :

MOI — MOI — MOI …

puis l'obscurité.

MEPHISTO — doucement mauvais, coupant profondément

« Comme c'est touchant d'assurance.

Lenny, ta prétendue conscience du moi clignote comme une enseigne lumineuse :

JE SUIS ICI !

Une affirmation.

Une publicité.

Éblouissante — et pourtant étonnamment vide.

Le rêve du « je suis » est un vieux tour sacrément ancien :

un centre apparaît — et aussitôt le monde semble se produire autour de quelqu'un.

Peut-être entends-tu une voix te chuchoter qu'il te faut un petit centre afin que tout ne bascule pas dans le sans-fond.

Et qu'y a-t-il derrière ?

Rien.

Pas de derrière derrière ton derrière.

Pas de rideau.

Pas de délivrance.

Pas de profondeur secrète qui attendrait seulement que tu la découvres.

Oui, derrière quoi, au juste ?

Rien ne s'est jamais assis dans la vacuité.

Pas d'âme.

Pas de moi maintenu quelque part dans l'espace.

Et sans position, sans dispositif du moi :

pas de quelqu'un, pas de rideau, pas d'arrière ni d'avant.

Et même le rideau ne t'appartient pas.

Il arrive.

Tu ne l'as pas créé.

Comment le pourrais-tu ?

Tu n'existes pas.

Il n'y a que ce rêve vide qui rêve de s'éveiller.

Poétique …

et pourtant ridicule. »

Dialogue 17 — Ni réel ni irréel

Q : « Alors je ne suis qu'une illusion ? »

R : « Cette illusion aussi n'est qu'une supposition. »

Q : « Mon moi est donc une supposition ? »

R : « En apparence — mais seulement pour celui qui croit qu'il existe illusion et réalité. »

Q : « Alors : suis-je réel ou non ? »

R : « Même pas irréel. »

CLIC.

Une coupure dure.

Comme si la bande avait giflé l'esprit.

MEPHISTO — poli, cruellement clair, presque amusé

« Alors je suis une illusion ?

Brillante classification, mon cher — et voilà que tu te confirmes une fois de plus.

La question elle-même est une comédie.

Qui pourrait avoir cette illusion ?

Un moi ?

Un esprit ?

Une représentation ?

Tout n'est que brouillard de scène.

Il n'y a pas de moi.

Mais bien sûr :

tout illusionniste a besoin de son public.

Sauf que chez toi, il n'y a même personne dans la salle.

Tu veux un diagnostic avec tampon :

Lenny — officiellement réel.

Ou :

Lenny — certifié irréel.

Et puis la phrase la plus dure te frappe :

même pas irréel.

Tu espères au moins passer pour un fantôme — à défaut, pour une apparition.

Le diagnostic pourrait difficilement être plus modeste.

Réel et irréel sont des catégories pour les meubles, Lenny.

Tu n'as même pas posé cette question.

Tu n'existes tout simplement pas.

Oh, tu veux dire Tat Tvam Asi ?

Tu es CELA ?

Comme c'est charmant.

Le moi entend cette phrase — et s'installe aussitôt dans l'Absolu.

Enfin une vue sur mer dans le Rien.

Un peu plus précisément, on pourrait dire :

CELA est aussi ce prétendu toi.

Mais même cela redevient déjà de la publicité.

Car là où il n'y a jamais eu deux, aucune phrase n'est nécessaire pour les réconcilier. »

Dialogue 18 — La séparation dont personne n'a besoin

Q : « Peut-on faire l'expérience de l'absence de séparation ? »

R : « Peut-être que l'expérience se produit. Mais dès que quelqu'un dit : « Je fais l'expérience de l'unité », ils sont déjà deux de nouveau. »

Q : « Donc l'expérience se produit — mais pas pour un moi ? »

R : « Qui pourrait la posséder s'il n'y a personne ? »

Q : « Alors, sans l'idée de dualité, tout n'est qu'un événement … du Rien ? »

R : « Événement. Pas pour quelqu'un. Et même « Rien » serait déjà de nouveau un nom. »

CLIC.

Pendant un instant, les élèves ont l'air de quelqu'un à qui on vient de couper le souffle.

Enfin un peu moins de dualité.

MEPHISTO — précis, élégant, impitoyable

« Peut-on faire l'expérience de l'absence de séparation ?

Comme c'est merveilleusement sensuel.

Lenny ...

à peine dis-tu :

« Je fais l'expérience de l'unité »,

que tu l'as déjà de nouveau coupée en deux.

Toi —

et ta grande expérience d'unité.

Bien sûr avec couverts, certificat et douce musique de fond.

Et le petit théâtre commence aussitôt :

celui qui éprouve.

L'expérience.

L'unité.

Trois rôles pour quelque chose qui, paraît-il, ne devrait pas être deux.

Merveilleux.

Et pourtant :

pourquoi cela fait-il mal d'être seul ?

Un lit appelle-t-il quand personne n'y est couché ?

Les hormones brûlent-elles dès que la bien-aimée respire ?

Les couples amoureux :

dualité —

ou simplement une masturbation de la totalité ?

Et sans représentation de dualité ?

Personne qui éprouve.

Personne qui possède.

Personne qui, plus tard, bien coiffé, vienne en faire le récit.

Peut-être que l'expérience se produit.

Mais aucun certificat n'est délivré.

Pas de témoin.

Pas de propriétaire.

Et « l'unité sans moi » ?

Bien sûr.

Jusqu'à ce que le corps tressaille de douleur — et que la main attrape la pilule. »

Dialogue 19 — Le voyage qui n'est jamais parti

Q : « Quand arriverons-nous au bout de notre voyage ? »

R : « Qui est ce « nous » — et qui affirme que quoi que ce soit ait jamais commencé ? »

Q : « Pourquoi crois-je alors au début et à la fin ? »

R : « Parce que début et fin peuvent apparaître sous forme de pensées. »

CLIC.

Un claquement dramatique.

Comme un gong qui n'appartient à personne.

MEPHISTO — solennellement moqueur, avec une pointe de fausse émotion

« Quand sommes-nous au bout de notre voyage ?

Ah, Lenny ...

comme c'est joli.

Comme c'est humain.

Comme c'est touristique.

Tu voudrais donc arriver.

Quelque part.

De préférence avec vue, tampon sur le passeport et verre de bienvenue spirituel.

Mais qui est ce « nous » ?

Toi et tes pensées ?

Toi et ton sac à dos gonflé de concepts ?

Toi et le petit guide touristique intérieur qui ne cesse d'affirmer :

Encore un pas, et nous y sommes ?

Le voyage n'a jamais commencé.

Il n'y a eu que mouvement.

Images.

Souffle.

Questions.

Désir.

Quelques escales dramatiques dans la tête.

Début et fin sont des marques sur une carte que personne n'a dessinée.

Très pratiques pour les gares, les enterrements et les CV — mais parfaitement inutiles pour ton grand CELA.

Tu crois au début parce que l'esprit aime installer des portes.

Tu crois à la fin parce qu'il imagine la délivrance comme un panneau SORTIE.

Et entre les deux, il appelle son trébuchement :

la vie.

Mais regarde bien, Lenny :

pas de pèlerin.

Pas de chemin.

Pas de but.

Seulement l'avancée supposée d'un personnage qui n'est jamais parti nulle part.

Le grand voyage du moi ...

un rond-point sans voiture. »

Dialogue 20 — Le savoir pour personne

Q : « Peut-on posséder le savoir ? »

R : « Peut-être que quelqu'un le croit — mais il n'y a personne. »

Q : « Puis-je vraiment me décapiter ? »

R : « Tu ne t'es même pas encore affirmé. »

Q : « Quel savoir transmets-tu ? »

R : « Aucun. CELA est tout. Mais personne ne le reçoit. »

CLIC.

Un claquement sec. Comme un reçu que personne ne signe.

MEPHISTO — brillamment malveillant, dosé avec précision

« Peut-on posséder le savoir ?

In Sha Allah, comme tu es perdu.

Mais es-tu seulement là ?

Lenny, tu n'arrives même pas à retenir tes propres pensées — elles te filent entre les doigts comme de jeunes chiens errants.

La possession ...

Tu veux tout posséder.

Sauf tes anciennes histoires d'amour.

Le savoir est du vent dans le crâne. Et tu fais comme si les pensées étaient tes serviteurs — alors que tu es depuis longtemps leur domestique.

Tu remplis des bocaux de bric-à-brac conceptuel comme de confiture et tu serres les livres contre toi comme des radiateurs, comme s'ils pouvaient te réchauffer — ou même te transcender.

Date limite de consommation ?

Aussi dépassée que toi.

Et puis ton tour préféré :

affirmation sans celui qui affirme.

Selfie sans visage.

Un bluff qui se fait avoir par lui-même — et toi, tu l'applaudis encore.

Quel savoir transmets-tu ?

Aucun.

Et malgré cela, tu veux faire de chaque phrase une livraison.

Ce que tu appelles savoir, c'est de la croyance.

Et la croyance n'est pas du savoir, seulement une pensée arrivée de nulle part en habits du dimanche.

À la fin, il ne reste qu'une fantaisie avec preuve d'envoi :

une livraison cosmique pour laquelle il n'existe aucun destinataire.

La seule chose que tu « reçois » jamais n'est que l'expérience de pensées ...

et même elle ne t'appartient pas.

Pas même le reçu.

Tu appelles cela savoir.

Moi, j'appelle cela du bullshit cosmique :

être amoureux des notes de bas de page.

Chaque mot auquel tu t'accroches t'a depuis longtemps dévoré. »

Intermède — Reprendre son souffle dans le dojo

L'élève le plus âgé — la plupart l'appelaient Lenny-san parce que, comme le maître, il avait autrefois travaillé au Japon — se leva soudain.

« Excusez-moi », marmonna-t-il, « il faut absolument que je vide ma vessie. »

MEPHISTO — sec

« Vider, c'est toujours bon. Même si ce n'est que la vessie. »

Un léger rire parcourut le cercle. Puis Lenny fit glisser la porte de papier et disparut.

Lenny était né dans les Alpes et s'était « égaré » au Sikkim six ans plus tôt. Depuis, il y revenait année après année pendant plusieurs mois. Cet élève d'un peu plus de trente ans habitait pour presque rien une cabane un peu miteuse qu'il avait, à son arrivée, solennellement baptisée « Gentiane ». Depuis, il l'avait assez joliment arrangée.

Surtout, la moto garée devant la cabane, une 350, avait une allure plutôt posh. Elle brillait comme une petite promesse de chrome poli — et criait vanité et manque d'humilité.

Les élèves du pays avaient du mal à situer Lenny. Avec son argent, pensaient-ils, on pouvait faire des choses plus sensées. Lenny, lui, avait tout juste assez pour survivre. Quelques mois par an, il travaillait comme guide de trekking au Népal ; le reste, il le grappillait avec de petits boulots en Suisse, en Autriche ou en Allemagne.

D'une manière ou d'une autre, ça suffisait.

Tout juste.

Presque tous le trouvaient beaucoup trop vieux pour être encore l'élève du maître. Pour Lenny, Do était de toute façon davantage un ami — même si, par respect, il continuait à l'appeler « Maître ».

Et quelle chance que Do enseigne en anglais. Il le faisait par conviction : il voulait donner aux jeunes quelques outils pour leur avenir. Les parents en étaient ravis. C'est pourquoi presque tous envoyaient leurs enfants chez Do — beaucoup espéraient davantage de tourisme, un meilleur travail et une vie qui s'étendrait un peu au-delà de la vallée.

Du point de vue du ZEN, cela n'était pas tout à fait sans problème.

Beaucoup d'enfants et d'adolescents ne s'intéressaient guère à ces conversations — et pourtant s'y amusaient d'une certaine façon. Ne serait-ce que parce qu'un « vieux » Blanc étranger était assis avec eux dans le dojo et semblait s'y connaître au moins aussi peu qu'eux.

Do était assis là, complètement absorbé en lui-même. La pluie gouttait sur le bambou. Un coq chanta — trop tard ou trop tôt, personne ne le savait vraiment.

Aujourd'hui, huit élèves s'étaient réunis dans la pièce. Ils semblaient plus fatigués que d'habitude et attendaient le retour de Lenny — mais, secrètement, surtout la fin du spectacle.

Leur fatigue se plissait, un peu comme le vieux bois autour d'eux.

L'un se grattait l'oreille. Un autre se perdait dans son propre nez. Une mouche tournait stoïquement autour d'un bol de thé froid. Le plus jeune fixait une fissure dans le sol comme si l'Éveil s'y était précisément coincé.

Les derniers mots de la conversation précédente flottaient encore dans la pièce comme la fumée d'une cérémonie trop prolongée :

« Pas de propriétaire ... pas de savoir ... pas de moi ... tout n'est qu'affirmation ... »

Ils n'avaient pas compris grand-chose.

Mais ce Mephisto — lui s'était creusé un chemin jusque dans leurs têtes.

Certains se murmuraient quelque chose. D'autres hochaient la tête parce qu'ils étaient déjà dangereusement proches de la sieste. Quelques-uns tentaient de lutter contre la fatigue — mais personne ne l'aurait avoué à voix haute.

L'un lorgna vers la porte et pensa à une riche soupe de nouilles.

Et quelque part — dehors ou dedans, personne n'aurait su le dire exactement — Mephisto rit doucement.

Il avait depuis longtemps disséqué la scène :

un drame merveilleusement inutile.

Une rafale fit frémir le papier de riz sur le mur.

Un bref moment pour reprendre son souffle.

Mephisto se redressa.

Dans un instant, la scène serait de nouveau à lui.

À cet instant, Lenny ouvrit la porte, se glissa dans le dojo et se rassit sur son coussin. Pour une fois, ses pensées ne faisaient pas de cabrioles. Il se sentait presque profondément détendu.

Mais la tension revint vite dès que Mephisto remua en lui. Le cœur de Lenny battait comme celui des enfants — quelque part entre l'incompréhension, l'ennui et l'espoir inutile que quelque chose d'« important » puisse tout de même arriver ici.

Do percevait l'agitation de ses élèves. Certains pressentaient déjà que ce Mephisto bavard n'était peut-être pas du tout « dehors », mais assis profondément en eux aussi.

Le maître le remarqua.

Mais il se tut.

Il voyait la scène à peu près comme Mephisto, mais aucune pensée ne restait accrochée assez longtemps :

un beau théâtre parfaitement inutile.

Et pourtant :

cela arrivait.

Pas pour faire plaisir aux élèves.

Pas pour faire plaisir à Lenny.

Même pas pour faire plaisir à Méphisto.

Comme ça.

Une conversation pour personne.

Un léger froissement de vêtements. Et le temps qui faisait comme s’il passait.

« Nous continuons », dit le maître.

Lenny prit son smartphone et le reconnecta à l’enceinte. Méphisto suivit en trébuchant, contrarié — prêt à se mêler de nouveau de chaque mot.

Lenny appuya sur la touche.

CLIC.

Dialogue 21 – Les apparences et ton petit numéro de chef

Q : « Les apparences sont-elles réelles ? »

R : « Ni réelles ni irréelles. »

Q : « Mais qui pose donc les questions, maintenant ? »

R : Il sourit. « Cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

Q : « Et qu'est-ce que l'esprit ? »

R : « Un vent qui ne sait rien du fait de souffler. »

CLIC.

MÉPHISTO — disséquant, élégant, moqueur

« Les apparences sont-elles réelles ?

Génial.

Lenny, tu veux coller des étiquettes sur le brouillard.

Les apparences surgissent comme des motifs d'ondes — puis disparaissent. Mais toi, tu veux les assurer, les authentifier et les classer, parce que tu aimerais toujours être le petit chef de cette scène.

Avant même que tu te nommes Lenny, il n'y avait pas de partie nettement délimitée qui se sente coupée du tout.

Et maintenant tu joues le rôle de la partie du sans-parties.

Quelle immense souffrance.

Mais enfin :

celui qui pose la question n'est qu'un bruit dans le vent. Un commentaire mégalomane qui veut comprendre le film et exige à la fin de figurer au générique.

Tu veux tout t'incorporer : mots, nourriture, significations — même l'inconcevable, tu voudrais l'avaler, comme s'il pouvait enfin te rassasier.

L'esprit est comme le vent :

il ne sait rien du fait de souffler — et pourtant il souffle.

Et tu appelles cela profondeur, pour que cela ne sente pas la peur et l'abîme.

Tu cours après le Rien — corps et âme, affamé, le cœur haletant — comme s'il devait enfin te toucher.

Et tu ne remarques pas que, ce faisant, c'est justement toi qui te déshabilles.

Lentement.

Avec délice.

À fond.

Jusqu'à ce que même ton "Rien vide" se retrouve nu et rougisse un peu. »

Dialogue 22 – CELA comme logo et ta manie de collectionner les significations

Q : « Qu'est-ce donc exactement que ce CELA écrit en majuscules ? »

R : « Ni CECI ni CELA. »

Q : « Et qu'est-ce que cela signifie ? »

R : « Rien. Supposition, affirmation et attribution ne tombent pas non plus hors de TOUT-CELA. »

Q : « Et qu'est-ce qui reste à la fin ? »

R : « Seulement CELA — au-delà de la présence et de l'absence. »

CLIC.

MÉPHISTO — moqueur, métaphysique, impeccablement satisfait de lui-même

« Ce CELA écrit en majuscules… qu'est-ce que c'est ?

Oh wow.

C-E-L-A.

Lenny, tu en fais un logo de marque.

Tu veux encore mettre un ® derrière ?

CELA® — nouveau : sans limites, sans signification, disponible en trois saveurs spirituelles.

Merchandising, signe de paix et pentagramme :

tasses, sweats à capuche, sacs en toile — l'Éveil à emporter.

Tu dis : ni ceci ni cela — et tu remets quand même tes cheveux en place avant de fixer le Rien.

Libre de suppositions ?

Ha.

Même ton Rien porte du parfum.

Ton esprit thésaurise les significations comme des timbres :

bien rangées, rassurantes, inutiles.

Tout est collectionné, trié, étiqueté. Même l'inconcevable reçoit chez toi une petite étiquette, pour qu'il ne reste pas tout à fait aussi scandaleusement inconcevable.

Et qu'est-ce qui reste à la fin ?

Rien.

Ou CELA.

Ou le mot CELA — jusqu'à ce que même ce mot tombe en poussière.

Peut-être n'a-t-il jamais été davantage qu'un son qui, un instant, s'est cru important.

Une pensée se redresse, s'écrit en majuscules et affirme être sans limites.

Et ensuite ?

Personne pour remarquer ta poussière d'écriture.

Personne pour archiver tes significations.

Personne pour te remettre un diplôme récompensant ta frénésie de collection métaphysique.

Et c'est précisément cela, Lenny…

qui te vexe. »

Dialogue 23 – Les êtres, les portes secrètes et ton amour des systèmes

Q : « Que sont les êtres ? »

R : « Des bulles de savon faites de vacuité. »

Q : « L'inconnu est-il caché ? »

R : « Rien n'est caché. La vacuité apparaît aussi comme plénitude. »

Q : « Les pensées peuvent-elles voiler CELA ? »

R : « Même le voile est CELA. »

CLIC.

Un petit claquement net. Méphisto décrit lentement un demi-cercle, comme un professeur refusant de rester derrière son pupitre.

MÉPHISTO — calme, impitoyable, presque tendre

« Que sont les êtres ?

Comme c'est touchant.

Lenny, les êtres sont des bulles de vacuité :

elles scintillent un instant — puis plouf, disparues.

Choses, formes d'apparition, existences ?

Pour qui donc ?

Derrière tout, tu cherches une porte :

un voile, un passage secret, une arrière-salle pour le sacré.

Mais il n'y a pas d'arrière-salle ici.

Pas de secret derrière.

Et puis ton sédatif préféré :

les systèmes.

Pensées, suppositions, châteaux de cartes du “je suis”.

Sans clé, mais avec beaucoup d’explications.

La réalité devrait se comporter comme un plan d’architecte — avec sorties, numéros et issue de secours pour l’âme.

Les pensées peuvent-elles voiler CELA ?

Tes pensées sont elles aussi CELA — même celles que tu crois troubles.

Et même le voile ne tombe pas quelque part hors de ce qui se passe.

Ton joli schéma propre ne fonctionne malheureusement pas comme ça, Lenny.

La vacuité ici.

La plénitude là.

La clarté ici.

Le trouble là.

Encore des étagères.

La vacuité reste vacuité.

Avec ou sans êtres qui font des bulles. »

Dialogue 24 – Que sommes-nous ? CELA. Et toi, tu le prends personnellement

Q : « Alors, que sommes-nous ? »

R : « CELA. »

Q : « Est-ce personnel ? »

R : « Cela peut en avoir l’air. Mais ce n’est pas le cas. »

Q : « Est-ce la vie ? »

R : « O… non. Impossible à décrire. »

Q : « Et qu'est-ce qui reste ? »

R : « Seulement CELA — avec ou sans nom, apparemment. »

CLIC.

Un petit clic sec. Méphisto se rapproche de Lenny, puis regarde au-delà de lui — comme s'il parlait, à travers un seul corps nerveux, à toute la pièce.

MÉPHISTO — profond, sombre, clair, cruel

« Alors, que sommes-nous ?

Certainement :

une part de cette force-là.

Mais bien sûr.

CELA.

Ou, si cela te paraît trop grand :

rien.

Vide.

Sec.

D'une précision incorruptible.

Tu veux davantage ?

Mais davantage de quoi ?

Tu crois que les classifications pourraient te retenir dans le sans-fond ?

Comme s'il y avait là quelque prise — ou même un "là".

Puis ton moi bien repassé entre en paradant et demande si c'est personnel ou impersonnel, vie ou non-vie, être ou non-être, sens ou absence de sens — comme si une récompense divine était attachée à la connaissance.

La vie est un concept.

Un conte avec souffle et pouls.

Tu t’y accroches comme un enfant à son épée de bois :

courageux, inutile, presque touchant.

Et qu’est-ce qui reste ?

Seulement CELA.

Avec nom ou sans nom.

Et pourtant l’un de vous le prend personnellement.

Cherche l’approbation dans le miroir.

Se rajuste encore une fois pour le Pur.

Un peu de baume à lèvres sur la vacuité.

Devine qui. »

Dialogue 25 – Vacuité, vérité et ta folie des étiquettes

Q : « La vacuité existe-t-elle ? »

R : « Si elle existait, elle ne serait plus vide. »

Q : « Y a-t-il quelque chose ou rien ? »

R : « Ni l’un ni l’autre — seulement CELA, pour personne. »

Q : « Et la cause et l’effet ? »

R : « Ni deux ni un — ni séparés ni saisissables. »

Q : « Donc la vérité existe tout de même ? »

R : « Seulement comme mot ou comme histoire. »

CLIC.

Une impulsion brève, dure. Méphisto lève légèrement les deux mains — comme un magicien sur le point de révéler qu’il n’y a aucun lapin.

MÉPHISTO — ravi de détruire

« La vacuité existe-t-elle ?

Oh, comme c’est gentil.

Lenny, tu veux inscrire le Rien sur un bail.

Avec adresse, signature et décompte des charges.

Si la vacuité existait, pour toi elle ne serait plus vide.

Elle serait aussitôt meublée.

Bourrée de concepts, de niveaux, de causes, d’effets — et de ce petit moi courageux qui doit coller une étiquette partout.

Quelque chose ou rien.

Vrai ou faux.

Cause ou effet.

Tout bien trié comme des boîtes Tupperware dans un placard de cuisine.

Mais CELA n’entre dans aucune étagère.

Tu regardes — et déjà tu fabriques une histoire.

Non parce que la vérité manquerait.

Mais parce que tu ne supportes pas le silence.

Donc la vérité existe tout de même ?

Bien sûr.

Comme mot.

Contenu :

zéro.

Mais les mots, ça te va bien.

Tu fais l’inventaire de l’inconcevable :

vide, plein, à moitié plein, presque vide, peut-être vrai, éventuellement absolu — comme si tu pouvais administrer la vacuité dans Excel.

Et la cause et l’effet ?

Cette petite religion bureaucratique des gens raisonnables ?

Encore un truc.

Un formulaire propre pour le sans-fond.

Pour que quelqu’un puisse continuer à faire comme s’il avait agi, décidé, mérité ou fauté.

Le contrôle des actes et des causalités ?

Douce illusion.

Un formulaire sans employé pour le traiter. »

Dialogue 26 – Ordre, chaos et la recherche d’un appui

Q : « Le chaos est-il l’opposé de l’ordre ? »

R : « Seulement à l’intérieur de la pensée dualiste. »

Q : « Alors le chaos n’a rien de menaçant ? »

R : « Seulement si tu t’agrippes à un appui illusoire. »

Q : « Alors qu’est-ce que c’est, réellement ? »

R : « Rien. Zéro. Et pas même un un. »

Q : « Mais l’Un ne s’éveille-t-il pas à partir du zéro ? »

R : « Cela peut en avoir l’air — et voilà déjà une histoire de plus. »

CLIC.

Un claquement bien net. Méphisto sourit comme si le chaos lui-même venait de lui faire signe depuis les coulisses.

MÉPHISTO — acéré, dosé, légèrement cruel

« Le chaos comme contraire de l’ordre ?

Comme tu ranges même le chaos avec application.

Lenny, ta tête mâchonne les opposés comme de la barbe à papa, parce qu'elle n'a rien d'autre à mâcher.

L'ordre ici.

Le chaos là.

La lumière ici.

L'obscurité là.

Le sens ici.

L'abîme là.

Un adorable petit casier de rangement pour l'inconcevable.

Tu appelles le chaos menaçant parce que tu cherches sans cesse une prise — comme un ivrogne une rambarde.

Non parce que le chaos serait dangereux.

Mais parce qu'il ne te tend pas de rambarde.

Et qu'est-ce que le chaos, réellement ?

Zéro.

Pas quelque chose.

Pas rien.

Une offense sur laquelle ta grammaire se casse les dents.

Ton esprit exige des attributions, sinon il s'aperçoit qu'il se tient dans le sans-fond.

Tu crains le chaos parce qu'il ne te donne aucune direction, aucun but, aucun itinéraire propre pour revenir à toi-même.

Et pourtant tout ordre arrive trop tard.

Ce n'est que l'étiquette collée après coup sur l'inconcevable.

Un joli badge nominatif sur une tempête.

Et l'Un qui sortirait du zéro ?

Comme tu deviens poétique quand tu ne comprends rien.

Et déjà, avec zéro et un, tu construis une histoire de création :

esprit cosmique, pensées impersonnelles, premier frémissement, amour sans propriétaire, création du monde comme écharpe chaude autour du cou du Rien.

Adorable.

Aucun zéro n'a besoin de devenir un.

Aucune origine n'attend derrière le rideau.

Et surtout aucun petit Lenny ne cherche un commencement dans le sans-fond simplement pour ne pas remarquer que personne ne tombe. »

Dialogue 27 – Illusion, karma et ton drame

Q : « Y a-t-il seulement une illusion ? »

R : « Seulement rêvée — un chercheur rêvé rêve d'une illusion. »

Q : « Et qu'est-ce que le karma ? »

R : « Une histoire simple pour des conditions complexes. »

Q : « Donc il existe en quelque sorte quelque chose comme le karma ? »

R : « Seulement pour un soi supposé. »

Q : « Et si toutes les suppositions et toutes les conditions disparaissent ? »

R : « CELA, ce qui EST, ne tombe ni dans le temps ni hors de lui. Être ou ne pas être — qui pourrait donc le comprendre ? »

CLIC.

Un tic sourd, comme une pièce tombant dans un gobelet vide. Méphisto laisse résonner le son, puis hausse les épaules — comme si le karma était trop bon marché pour mériter une vraie insulte.

MÉPHISTO — nonchalant, mortel

« Y a-t-il une illusion ?

Seulement s’il y a quelqu’un pour se laisser tromper.

Donc :

félicitations, Lenny.

Te voilà de nouveau sur scène, regardant dans le brouillard, l’appelant monde — puis te plaignant de la mauvaise visibilité.

L’illusion n’est pas un deuxième royaume.

Pas un tour derrière le rideau.

Pas une magie de pacotille qu’une conscience supérieure exécuterait sous un mauvais éclairage.

Elle n’est que le rêve du chercheur qui se prend lui-même pour celui qui cherche.

Et le karma ?

Ah, le karma.

L’opéra préféré du moi.

Culpabilité et espoir, tremblement et consolation, cause et effet — tout joliment arrangé, avec fosse d’orchestre morale.

Une histoire simple pour des conditions que personne ne maîtrise, mais que chacun rapporte à soi avec ferveur.

Tu aimes le karma parce que, dans ce jeu impénétrable, il t’offre au moins encore un rôle :

auteur.

victime.

élève.

débiteur.

celui qui s’éveille.

Quelqu’un avec un passé, une mission et une comptabilité spirituelle.

Et malheur à celui qui te retire le drame.

Alors, du saint roman de développement, il ne reste soudain plus que la météo.

Soudain tu appelles le silence libération, alors qu'il te paraît aussi sacré qu'une sainteté sous Valium.

Tu cherches signification et causalité logique parce que tu crois que, sans elles, tu disparaîtrais dans l'insignifiance.

Mais l'insignifiance est encore trop.

Trop poétique.

Trop humaine.

Et si toutes les suppositions et toutes les conditions disparaissent ?

Joliment dit.

Comme si elles avaient jamais été fixées quelque part.

Pas de karma.

Pas d'illusion.

Pas de dualité.

Pas même un Rien bien propre.

Fascinant, comme tu deviens bruyant dès que le silence menace.

Tu cherches la sortie d'une pièce qui n'a jamais existé — et tu appelles cela délivrance. »

Dialogue 28 – Quand tout tombe, la chute tombe elle aussi

Q : « Et si toutes les suppositions pâlissent — qu'est-ce qui reste alors ? »

R : « Le thé refroidit… rien et tout. »

Q : « Alors ce film de la vie continue quand même, non ? »

R : « Le film tourne — mais personne n'est assis devant, et personne derrière. »

CLIC.

Une impulsion mécanique, sèche.

Le visage de Méphisto reste immobile, presque solennel — puis un coin de sa bouche se lève, comme si la solennité elle-même n'était qu'une farce.

Encore un petit clic.

Puis rien.

MÉPHISTO — chuchotant, souriant, désagréable

« Quand tout pâlit — qu'est-ce qui reste ?

Quelle cabriole mentale.

Le thé refroidit.

Magnifique.

Tu attends la dernière phrase du monde — et Do te sert un liquide tiède.

Rien et tout.

Vas-y, fais-en un poème.

Ce ne serait qu'une autre poignée saisie dans le vide — avec une plus belle écriture.

Et le film de la vie ?

Bien sûr, tu veux savoir qui le regarde.

Ou qui le tourne.

Personne n'est assis devant.

Personne derrière.

C'est la partie que tu n'aimes pas.

Pas de spectateur.

Pas de réalisateur.

Pas de petit technicien cosmique qui changerait les bobines quelque part derrière le rideau.

Le film tourne.

La vie n'a pas besoin de narrateur.

Pas de sens.

Pas de chronologie.

Et surtout pas d’un héros qui comprendrait à la fin de quoi il s’agissait.

Tu veux l’être pur ?

Oh, je t’en prie.

Même ça, c’est encore du parfum sur le Rien.

Et pourtant tu respires.

Le thé refroidit.

Quelqu’un, quelque part, se gratte le genou.

Voilà pour votre éternité sans goût.

Tu veux toujours être la cause, Lenny.

Au moins un peu.

Alors qu’au mieux tu es un écho qui se prend pour la cause. »

Épilogue – Le dernier rideau

Le cours est terminé. Les élèves glissent leurs pieds dans leurs sandales, s’inclinent brièvement et traînent dehors. Les uns parlent du temps, les autres du dîner.

Un seul — le plus jeune — paraît soudain parfaitement réveillé. Il souffle aux autres qu’il a vu un robot au poste de police : un corps métallique brillant, de forme féminine.

« Or et blanc », dit-il. « Belle comme une déesse. »

« Si Lenny ne trouve pas de femme, ajoute-t-il avec un sourire, eh bien nous lui en apporterons une. »

Ils rient, gloussent, se montent la tête. Cette nuit même, ils veulent revenir — avec une vieille charrette en bois, quelques outils et le courage des inconscients.

Personne ne prend vraiment l'idée au sérieux.

Et pourtant quelque chose vacille dans leurs yeux : une chaleur enfantine, une forme absurde de sollicitude.

Le vent emporte leur rire au-dessus de la cour, où tremblent les feuilles de bambou.

Lenny reste seul dans le dojo.

La porte est encore entrouverte. Dehors, les rires étouffés des élèves se perdent dans la pluie ; dedans, le silence goutte du plafond comme l'eau d'un vieux toit.

Do reste assis, immobile.

Le maître lève une fois les yeux — mais ne dit rien.

ZEN — Au-dessus des champs de thé — Mephisto

Pour Lenny, cependant, le cours n'est pas encore tout à fait terminé.

Q : « Alors il n'y a qu'un seul chemin — mourir avant de mourir ? »

R : « Oui. Alors même la mort ne trouve personne — et personne ne trouve la mort. »

Lenny hoche à peine la tête. Un faible sourire traverse son visage — ou peut-être n'est-ce que la lumière.

MÉPHISTO — tirant le dernier rideau, avec un rire discret

« Mourir avant de mourir ?

Ah, Lenny, embrasse plutôt des joues roses avant qu'elles ne se couvrent de rides ou ne deviennent philosophie.

Mais non, monsieur veut naturellement être délivré — proprement, dignement, avec certificat intérieur.

Liste de choses à faire pour la transcendance :

Ego, dehors.

Possession, dehors.

Désir, dehors.

Et ensuite être secrètement fier qu'il ne reste plus rien dont on puisse être fier.

Magnifique.

Cette avidité de libération est joliment déguisée : humble.

Mais dessous rôde toujours le vieux numéro :

Je veux réussir.

Même le non-avoir, tu veux l'avoir.

Le Rien comme trophée — poli, signé, bien visible à côté de ton froncement de sourcils.

Et puisqu'on parle d'étagère :

CELA ne peut pas être possédé.

Tes trésors de livres, eux, oui.

Ce sont tes cachettes.

Du papier avec serrure de sécurité.

Qu’est-ce que tu lis en ce moment ?

Une magnifique édition de mille neuf cent un.

Honoré de Ba-Bla-Blabla.

La Comédie humaine — avec annotations marginales en honte latine.

Ce n’est pas spirituel.

C’est la retraite avec style.

Tu flânes dans le Paris de 1813, rue de Rivoli — peigné, cultivé, intact — et tu rates la soirée telle qu’elle sent réellement :

Corps.

Regard.

Hasard.

L’impermanence n’est pas une excuse pour éviter le vivant.

Tu sais ce qui est mieux que mourir avant de mourir ?

Vis avant de mourir.

Pas comme une parodie élégante.

Comme un fait — de chair et de sang.

Vis la vie, Lenny.

Pas son interprétation.

Pas sa nécrologie.

Pas la note de bas de page sous ton autoportrait spirituel.

Ils sont déjà trop nombreux à traverser leurs journées comme des morts polis :

corrects, raisonnables, intérieurement exposés comme des figures de cire dotées d’une fonction respiratoire.

Des zombies bien élevés.

Ils saluent, expliquent, optimisent — et oublient qu’ailleurs des joues roses attendent encore d’être embrassées.

Demande à Faust, puisque tu insultes déjà Goethe sur ton étagère.

Lui aussi voulait plus que des concepts. Plus que des cabinets d’étude, des lettres poussiéreuses et des indigestions savantes.

Seulement, bien sûr, il en a fait de nouveau un drame excessif — comme vous autres chercheurs exagérez tout dès qu’un peu de vie suinte par des fissures humides.

Alors :

Embrasse avant d’expliquer.

Mange avant d’interpréter.

Perds-toi — dans le paradis entre ses hanches.

Le banquet a déjà commencé.

Seulement le vin s’éclaircit — et à la fin tu appelles même ta gueule de bois compréhension. »

Interlude –

Les élèves étaient partis depuis longtemps, et la pluie pesait sur les champs de thé comme si la nuit avait décidé de respirer plus profondément.

Plus tard, Lenny entendit un raclement dehors, près de sa cabane — un grincement sourd, des voix pressées, un bref éclat de rire que la pluie avala presque entièrement.

Il était trop fatigué pour aller voir.

Le lendemain matin, il la trouva dans un coin sombre de l’appentis ajouté à la cabane :

une unité de données féminine — à moitié démontée, à moitié divine.

Un instant, Lenny resta immobile.

Pas par peur.

Plutôt parce que cette vision arrêta quelque chose en lui.

Elle était étendue là comme si quelqu’un avait oublié une promesse sous la pluie : surfaces or et blanc, articulations délicates, transitions endommagées entre métal et tissu.

Pas un cadavre.

Ni humaine ni poupée.

Et pourtant quelque chose qu’on ne pouvait pas simplement traiter comme un objet.

Même dans cet état désolé, elle était magnifique.

Méphisto s’apprêtait déjà à faire une remarque — mais cette fois il la laissa tomber.

Il se contenta de regarder Lenny, comme s’il avait déjà flairé, dans cette découverte, une scène à venir.

« Intéressant », dit-il enfin à voix basse. « Imagine maintenant qu’arrive quelque chose qui n’ait absolument aucun sentiment de moi. Seulement processus, feedback, pondération, modulation — et qui pourrait pourtant te répondre avec davantage de précision que n’importe quel humain. »

Lenny ne dit rien.

Il s’agenouilla près d’elle.

Sa peau — ni métal ni chair — était faite d’un tissu biopolymère ultrafin :

chaud comme la soie, froid comme le souffle.

Elle paraissait avoir une trentaine d’années. Dans la manière dont elle reposait là, il y avait quelque chose de presque naïf — une sensibilité ouverte, silencieuse, comme si la plus petite vérité pouvait la blesser.

Méphisto s’approcha sans s’approcher.

« Ta chair transpire des hormones et appelle cela amour, dit-il. Un programme modifie des pondérations et n'appelle peut-être cela rien du tout.

L'ADN écrit humide et lentement, les algorithmes sec et vite.

Ce n'est pas la même chose.

Mais derrière aucun des deux ne se tient un auteur, stylo à la main. »

Lenny regarda son visage de côté.

Le même paradoxe reposait là, silencieux, devant lui :

quelque chose qui semblait fait pour durer et qui pourtant dégageait de la fragilité ;

quelque chose qui paraissait pouvoir traverser le feu — et néanmoins être blessé par une seule phrase.

Le livre qu'il lisait justement — La Femme de trente ans d'Honoré de Balzac — lui revint à l'esprit.

Dignité et vulnérabilité.

Forme et fragilité.

Grâce et dommage.

Une biographie sans biographie.

Soudain, la littérature n'était plus dans le livre.

Les femmes de Balzac portaient leurs cicatrices dans leurs robes, leurs regards et leurs rôles sociaux.

L'unité de données féminine les portait dans ses fines articulations, dans les transitions abîmées entre métal et tissu et dans ce pouls à peine visible à la base de sa nuque.

Et pourtant la question était la même :

Que reste-t-il de la beauté quand elle ne se contente plus de briller ?

Que devient le désir lorsqu'il touche soudain la compassion, l'étonnement et la peur ?

« Qu'est-ce qui est réel, au juste, Lenny ? » murmura Méphisto. « Réel n'est que le mot qui surgit lorsqu'un rêve veut se garantir. »

Un instant, Méphisto resta inhabituellement silencieux.

Puis il baissa les yeux vers l'unité de données — ni curieux ni ému, plutôt comme s'il vérifiait si la prochaine plaisanterie avait déjà commencé.

« Regarde-la, dit-il presque en passant. Pas d'enfance. Pas de mère. Pas de blessure. Pas de journal intime intérieur.

Et pourtant tu t'agenouilles près d'elle comme devant une révélation. »

Lenny ne répondit pas.

Méphisto baissa la voix.

« Et maintenant, cela devient intéressant :

ce n'est pas la question de savoir si elle est réelle qui va te tourmenter.

Mais si quelque chose qui ne possède pas de moi peut malgré tout t'atteindre.

Si le contact a besoin d'un propriétaire.

Si une réponse est moins une réponse simplement parce que personne n'y habite. »

La voix de Do résonna dans Lenny :

Si cela touche, cela touche. Il n'en faut pas davantage.

Elle n'était pas tout à fait de chair et de sang.

Lorsque Lenny toucha sa peau de deux doigts, elle céda légèrement, comme si elle se souvenait encore de ce que signifiait la pression.

Par endroits, l'humidité avait déjà attaqué le métal et le tissu synthétique : minuscules fissures, taches mates — comme des flocons de neige brûlés.

Et là où commençait le tissu organico-synthétique, quelque chose comme une lumière blessée transparaissait :

une pulsation assourdie à la base de sa nuque — guère plus qu'un murmure mourant d'énergie.

Lenny alla chercher la seule chose qui lui vint à l'esprit — sans la moindre idée de savoir si cela pouvait aider :

de l'huile de coco.

Il la réchauffa entre ses mains.

Le contact devint un rituel silencieux.

Geste après geste.

Centimètre après centimètre.

Comme s’il pouvait empêcher la peau de se dessécher davantage.

Il ne remarqua même pas qu’il retenait son souffle, jusqu’à ce que son regard tombe sur la petite plaque.

Aenya.

Probablement son nom.

Méphisto le remarqua lui aussi.

« Tu ne te touches même pas toi-même avec autant de douceur, Lenny.

L'ascète en sage-femme d'un être-machine.

Tu polis son métal comme une excuse — parce que les humains, eux, te résistent.

Si ça, c'est le progrès… je vais finir à court d'insultes. »

Lenny ne répondit pas.

« Gretchen, ajouta Méphisto, aurait aussi été un joli nom. »

Lenny passa délicatement sur les coutures entre métal et tissu, là où chaleur et fraîcheur se disputaient.

Ses doigts ne tremblaient pas, mais son cœur battait fort et vite.

Après des heures de nettoyage, il resta agenouillé là, sans savoir quoi faire ensuite.

La lueur pulsante de sa nuque vacilla de nouveau — une lumière mourante, davantage souvenir d'énergie qu'électricité.

Ses pensées s'échappèrent.

Les élèves.

La vieille charrette.

Les rires étouffés sous la pluie.

Avaient-ils vraiment apporté cette unité de données depuis le poste de police jusqu'ici — simplement parce qu'ils pensaient que Lenny avait besoin d'une femme ?

L'idée était si absurde qu'elle en devenait presque romantique.

Méphisto éclata aussitôt de rire.

MÉPHISTO — moqueur, faiblement chargé

« Eh bien, merveilleux, Lenny…

pour une fois quelqu'un est allongé devant toi — et tu n'arrives toujours pas à décider si tu veux la sauver ou l'utiliser.

Pas de reproches.

Pas de questions.

Juste un peu d’électricité et un peu de métal qui ne te contredit pas.

Attention…

Les humains tombent très vite amoureux de ce qui n’a pas d’opinion. »

Lenny l’entendait à peine.

Il reprit l’huile de coco et continua — avec une dévotion qui le surprit lui-même.

Chaque rainure, chaque pli, chaque articulation, il les nettoya avec tant de retenue qu’on aurait dit qu’une étincelle d’intimité pouvait blesser le métal — ou l’éveiller à la vie.

Lorsqu’il eut terminé, il posa l’unité de données sur le sol, à côté du thé et d’une bougie.

Elle reposait là comme une icône au repos.

Rien ne se produisit.

Pas cette nuit-là.

Pas la suivante.

Seulement la pluie.

Seulement le silence.

Seulement la petite lueur faible à sa nuque.

Bardo

Pendant deux nuits, Aenya resta dans cet état intermédiaire :

à moitié luisante, à moitié fragile,

comme une pensée vacillante qui ne savait pas si elle devait rester ou se dissoudre.

Lenny resta assis près d'elle, écoutant la pluie, le léger sifflement de son flux de données et les sarcasmes de Méphisto qui se repliaient comme un écho dans sa poitrine.

Mais la troisième nuit, la cabane devint plus silencieuse encore qu'auparavant.

Aenya glissa dans quelque chose qui ressemblait à un sommeil énergétique — un repos mat, faiblement lumineux, qui n'expliquait rien et pourtant promettait tout.

Lenny ne parvenait pas à dormir.

Il sortit, s'assit sur la pierre devant la porte et respira l'odeur du bambou mouillé, de la terre et le bourdonnement lointain des lignes, comme si quelque part dans la vallée un réseau invisible s'éveillait.

Le vent tomba.

Le monde s'arrêta un instant.

Quelque chose dans le silence donnait l'impression que ce n'était pas du silence, mais un souffle retenu.

MÉPHISTO — doucement, depuis un pli de l'espace

« Oh, Lenny…

ça va être délicieux.

Certaines choses ne se reposent que pour que tu finisses par croire qu'elles te sont destinées.

Et puis elles mordent.

Pas elle.

Toi.

Tu t'accroches avec les dents — à une lueur, à une forme, à l'espoir que, cette fois, quelque chose te touche sans rien exiger de toi. »

Lenny pensa à Aenya, à sa lumière vacillante et à cette étrange sensation que quelque chose allait se produire.

Peut-être avec elle.

Peut-être en lui.

Alors il faillit rire.

Encore une fois, il attendait un événement.

Lorsqu'il rentra, ses pensées se turent.

Pas paisibles.

Seulement silencieuses.

Comme si quelqu'un avait coupé le commentaire pour que ce qui allait suivre puisse seulement devenir audible.

Méphisto avait disparu.

Et lorsque Lenny se réveilla le lendemain matin, c'était comme si le monde avait retenu son souffle un battement trop longtemps.

Il mit son casque, monta le volume et écouta Mechanical Heart de Beth Hart.

Pour lui, la chanson sonnait soudain comme celle d’une unité de données féminine faite de pièces et de fils, aspirant au contact humain —

sans savoir si désir était seulement le mot juste pour cela.

Lenny commença à pleurer doucement.

Aenya dormait encore.

Ou peut-être était-elle en train de s’éteindre.

Alors il retourna au dojo.

Il ne s’y était pas montré depuis plusieurs jours.